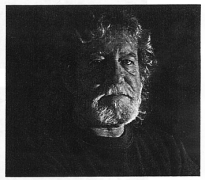
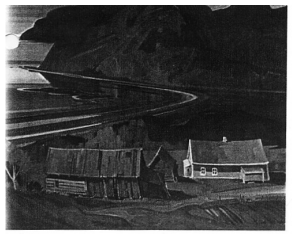
magazine art
2e année . no.4 été 90

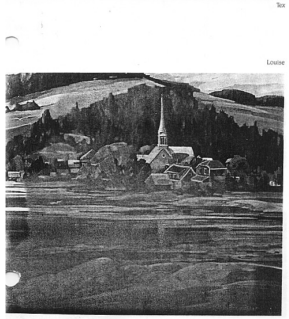
LE TALENT...
UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Louise Kirouac


Tex Lecor

MAGAZIN'ART voulait rencontrer Tex Lecor dans son studio de Terrebonne avec Louise Kirouac «la petite soeur». Les deux sont des artistes reconnus, présents dans de nombreuses galeries bien réputées. La réponse a été immédiate: «Certainement!» Le porte-parole de M'A étant lui-même artiste, les portes s'ouvrent plus facilement. Rencontrer ces deux peintres demande une absence totale de protocole et de formalisme. Dès la première réponse, on se tutoie.


Tex


Louise

Tex — Viens voir. Ils sont passés juste à côté de mon studio. Regarde les traces larges et le pas allongé. Je les aimerais chanter sur la colline, là, hier soir. Quand ils chantent, les chiens se taisent. Il y a deux ans. Ils ont dévoré mon St-Bernard. Les gens ne croient pas que les loups viennent si bas. Le fermier d'à côté se fait prendre des moutons chaque année. Il y a un gars au village qui les chasse de son avion avec un .30. L'année passée il en a tué 78. Je ne suis pas d'accord. La nature, elle fait moins de bêtises quand on la laisse faire toute seule. Des bêtes qui ne sont plus des bêtes, qui te lèchent les bottes, ce ne sont plus de vraies bêtes. Elles ont perdu leurs âmes. Un tas livres de muscles. Il ne faut pas jouer avec ça. Mêle-toi de tes affaires, et elles feront de même.

M'A. — C'est ici que la plupart des Louis outrageux. Pour employer tes mots, ça n'a quasiment pas de bon sens.

Tex — Bon, on me dit souvent que mes nuages sont en compétition avec mes plans avancés... qu'ils sont durs... violents. Je suis d'accord. T'as déjà volé en arrière? Les nuages là sont très différents de ceux qu'on voit du sol. Ce sont de gros paquets qui ont l'air solide. Il y a des chemins tracés entre des parois de nuages qui ressemblent à des montagnes, des murs, de grosses pierres. Ce sont des sculptures. J'essaie de les montrer comme ça. Et la question amène une autre réponse: je ne peins que ce que j'aime. Je ne peins pas sur commande. Ça doit rester un plaisir. Celui qui peint seulement pour vendre, je le plains. Mes ciels, ils ne sont pas tous faits de formes tourmentées. Au delà du cercle polaire, j'ai découvert les lignes horizontales. Tout est en ligne d'un horizon à l'autre. Il n'y a que les petites bosses dentelé toi qui donnent du relief. C'est toute une impression. Là tu te sens seul pour vrai. On t'a donné un retrécir. À toutes les dix minutes, tu tires un coup en l'air pour éloigner les ours blancs, et l'espères qu'ils n'approcheront pas. Il n'y a pas beaucoup d'aide à l'horizon. C'est le vrai silence; tu entends ton coeur battre et ça fait peur.

M'A. — Tu as aimé ton voyage à travers le Canada?

Tex — Il faut le faire au moins une fois dans sa vie. C'est tout un pays qui ne se ressemble pas d'un bout à l'autre. Je ne sais pas pourquoi on ne pourrait pas y vivre heureux.

M'A. — Bruno Côté nous disait que les Rocheuses, c'est tellement beau que ce n'est plus beau; c'est trop grand.

Tex — Ma première impression a été de me creuser un trou pour m'y cacher. C'est grand, trop grand, c'est majestueux et ça ne finit plus de finir. Le ciel change à toutes les minutes et la lumière aussi. Elles murs de roches qui grimpent avec des rayures blanches. Il faut être très prudent et interpréter. Si tu essaies de dire la vérité, on croira que tu peins des cartes postales. Moi, j'ai beaucoup aimé le Pacifique et les prairies. Je pense qu'un peintre qui en a trop dans les yeux peut s'accrocher et tomber. J'ai un faible pour les montagnes et l'eau qui les entoure comme les caps au nord de Québec. La côte du Pacifique, c'est un vrai paradis pour celui qui veut la bien regarder. Les Indiens dans les îles... c'est unique.

M'A. — Ton passé est marqué d'un nationalisme ardent. As-tu eu des problèmes lors de ce voyage?

Tex — Non. Pourtant, j'ai été plutôt déçu. Je pensais que j'étais peintre, c'est comme posséder un passeport international. La peinture, c'est une langue qu'on ne peut pas légiférer.

M'A. — Parle-moi de ta petite soeur...

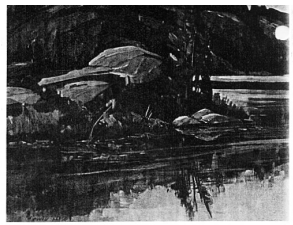
Tex — Elle est soeurs là. Elle m'a beaucoup aidé. Elle était plus solide que moi et plus consciente de ses responsabilités. Elle barbouillait, c'était beau. Il y a environ quinze ans, elle s'est faufilée dans ma bande sans que je m'en aperçoive trop. Elle a beaucoup de talent et cela n'a pas été long qu'elle t'rait non-spingle à côté de Langerin qui est toujours du voyage. D'ailleurs tous les trois on est représentés par Denis Beauchamp. Souvent aussi Bruno Côté, Umberto Bruni nous accompagnent. On y va une dizaine de fois par année qu'il fasse beau ou que ça tempête. Et il y a toujours l'Auberge de nos Aïeux... c'est un peu un chez-nous pour tous les artistes.

M'A. — Si je retiens un peu en arrière. Tu as parlé de l'absence du dessin dans l'élaboration des cours officiels de peinture.

Tex — J'aurais aimé ça que Louise apprenne à bien dessiner. J'ai dû lui montrer. Il n'y a plus d'École des Beaux-Arts, de vraie école. J'en ai discuté avec plusieurs personnages officiels qui semblent avoir peur de l'establishment-contemporain. Nos bons jeunes qui ont des tripes et veulent réussir, ceux qui voient plus loin que le bout de leur nez, vont parfaire leurs études à Toronto ou aux États-Unis. Pourtant, on est aussi bon qu'ailleurs. Il semble qu'il y ait une forme de snobisme, d'élitisme qui a mis la main sur les postes de commande. On n'apprend plus à peindre. On apprend à discuter, à faire un barbouillage expliqué par vingt pages de texte incompréhensible. Je ne suis pas contre la peinture abstraite qui respecte sa matière, mais je suis que contre le fait que de peindre abstrairement te confère immédiatement de l'intelligence et du talent et que c'est la seule, l'unique manière d'agir.

Louise — Ça fait pitié de voir un petit gars curieux qui vient jaser avec toi et qui demande comment tu fais ta peinture. Il te dit qu'il a eu un diplôme d'université en Arts, mais il ne sait pas comment s'y prendre. Il ne connaît pas les matériaux à employer, la perspective et les couleurs. Finalement, il te demande si tu donnes des cours.

Tex — Pourtant, la peinture prospère en galerie, c'est celle des peintr ^ignards. Est-ce que tout un peuple serait dans les prunes?


Louise

Tex

Louise

MAGAZIN'ART — Tu as le respect de la grande nature, ça se voit bien dans tes tableaux.

Tex — Quand j'avais mon ation, je travaillais parfois dans le grand nord québécois, sur la baie d'Hudson, dans les réserves indiennes. C'est comme ça que j'ai appris ce que c'était que du vrai monde. Quand tu es tout seul dans le bois, il n'y a plus de vernis. Les Indiens et les trappeurs, chaque jour ils font face à la grande nature. Quand j'arrivais chez eux, ils prennent ton portrait rapidement. T'es un vrai ou t'es un faux. Si tu tombes dans leurs manches, tu fais partie de la famille et ils ne t'oublieront jamais. Il faut aimer forts croire fort; boire, chanter et danser fort, détester fort, baiser fort.

M'A. — Pourquoi s'installer si loin de la ville?

Tex — J'aime le grand air, le silence et surtout la lumière. J'ai besoin de ça pour bien travailler. Comme tu vois, j'ai bâti de grandes fenêtres du côté nord. Le studio est bien éclairé. Je n'aime pas peindre à la lumière artificielle. Des fois je peins de très grands tableaux.

M'A. — Et toi, Louise, comment est ton studio?

Louise — Moi, je demeure à Hemmingford, en haut de Lachute. Mon studio est grand comme ma main.

M'A. — Il y a longtemps que vous travaillez ensemble?

Louise — Lui, le «Bull», il a toujours fait ça. Moi, je n'en fais que depuis quinze ans.

M'A. — Pourquoi le sobriquet le «Bull»?

Louise — Tu connais Tex. Il a des amis à tous les coins de rues et derrière tous les sapins. Avec sa carrure, il est plutôt visible. C'est pas le genre de gars qui peut se cacher facilement. Nous, on est à l'aise dans le bois. Quand il arrive quelque part, il s'installe. Je ne me rappelle plus quand, mais un jour quelqu'un l'a surnommé le «Bull» et depuis, d'un bout à l'autre du Canada, c'est son surnom. Le «Bull», c'est mon petit frère.

M'A. — Tex est ton petit frère?

Louise — Pas sur son extrait de baptême ou il est mon aîné, mais pour tout le reste, c'est mon petit frère et il en a profité. J'étais coiffeuse dans les années cinquante et je gagnais 105 par semaine. Lui, il était artiste, donc «cassé». Je l'ai dépanné souvent.

M'A. — Tex, tu es maintenant connu d'Halifax à Vancouver comme l'artiste des paysages canadiens, des grands espaces. Comment en es-tu arrivé à ça?

Tex — Ça remonte à loin. Mon père était militaire. Il peignait le dimanche d'une façon très réaliste. Sur les bancs de la petite école, je dessinais avec le même style caricatural qu'on dit être le mien maintenant. Je fais encore des croquis de tout le monde que je rencontre. Dans un journal d'Ottawa, il y avait un caricaturiste, Lancôt, que j'admirais beaucoup et que j'imitais. Aux Beaux-Arts où j'ai fait le cours, j'aimais surtout le dessin, même que j'ai été professeur. Dommage qu'on ne l'enseigne plus. Mon père montait des spectacles au Monument National et entre les actes, je dessinais sur des grands papiers des caricatures des personnages

M'A. — Est-ce là que la carrière a bifurqué vers les métiers de la scène?

Tex — Les gens me connaissent par la télévision et la radio, mais je n'ai fait ces choses-là que pour amener l'eau au moulin. Avec une femme et des enfants, les beaux rêves de la Bohème, après une couple de mois, tu en guéris vite.

M'A. — Quand on te regarde agir avec tant d'exaltation, quand on connaît ton goût de l'aventure, on se demande quelle femme est prête à vivre avec un ouragan.

Tex — Ce sont elles qui font les belles carrières d'artistes. Si elles n'étaient pas là, on ne passerait pas à travers. Ma femme, c'est ma raison de continuer et c'est le moteur qui me pousse. C'est la même chose pour Louise. Si elle n'avait pas le bon mari, elle ne pourrait sûrement pas se promener par toute la province dix, douze fois par année.

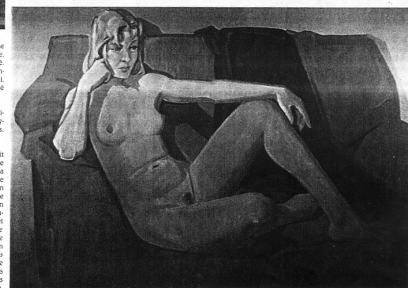
Louise — C'est important d'avoir quelqu'un qui comprend. Faire de la peinture, c'est une maladie qui n'est pas contagieuse, mais on n'en guérit jamais. Les autres ne l'ont pas; il faut donc qu'ils acceptent sans comprendre.

M'A. — Je sais pour vous y avoir rencontrés souvent que vous aimez particulièrement le comté de Charlevoix.

Tex — Il y a tout ce qu'on veut dans ce coin-là, les paysages, le logis, les gens sympathiques. Mais il commence à y avoir beaucoup de faux peintres. Ils s'installent à côté d'un artiste, font prendre une photo par un ami, la font agrandir et disent à tout le monde: «Regarde, je fais de la peinture avec Bruni». On en a des centaines de pseudo-peintres qui pensent que le talent et la broue, c'est la même chose. Je me rappelle, il y a vingt ans, c'était le paradis... la tranquillité. C'était pas un centre touristique. Je n'ai pas d'objection à ce que les gens y viennent pour voir et acheter les tableaux. Mais tu sais ce que ça veut dire la publicité à outrance. Les vendeurs du temple sont bien en place et le pauvre public ne sait plus la différence entre la pacotille et le vrai. Charlevoix, c'est unique. Il y a sûrement des raisons pour que des peintres comme Côté, Lemieux, Le Sauteur s'y soient établis. Quand Marc-Aurèle Fortin fréquentait la région, je le rencontrais parfois. Il ne parlait pas beaucoup, c'était un vrai porc-épic... ça ne lui enlève pas son talent.

M'A. — Louise, on disait de toi que peignais comme ton frère, mais maintenant on voit évoluer un style différe moins rigide, avec moins d'aplats, pl doux, plus sensuel. Alors que Tex pe toujours comme un bélier mécanique, sembles chercher les subtilités de la co leur, des masses diffuses.

Louise — Il faut comprendre que c'est m p'tit frère qui m'a enseigné. Cela prend s temps pour maîtriser l'acrylique. C'est p facile. J'ai commencé par imiter s manières et graduellement j'ai découv les miennes.

M'A. — Parlons d'acrylique. Il y a enco de la résistance chez les traditionnalis qui ne jurent que par l'huile.

Tex — C'est vieux jeu de refuser de reco naître les propres des techniques. C'e difficile de voir des différences. J'ain beaucoup cette technique. Si on pe dehors, on corrige, on reprend, qua c'est fini, on lance la toile déjà sèche da le camion et on part sans souci. Parce q ça se peint sur toile, je peux produire d tableaux très grands dans mon studio j'aime ça.